

INTERVIEW NON IMAGINAIRE

PEU d'écrivains ont autant écrit sur eux-mêmes qu'André Gide. Oscar Wilde le lui reprochait — et surtout de le faire sans équivoque, de dire très carrément « je » chaque fois qu'il se mettait en scène et de communiquer par là à l'œuvre d'art toute entière une sorte de frémissement impudique qui en dérangeait l'ordonnance. Mais la question ne se posait qu'à second lieu pour Gide de savoir si ce « je » haïssable détruisait quelque peu l'harmonie de l'édifice, car l'édifice sans lui n'existait pas : « je » était la seule certitude, le seul rocher solide d'où il pût lancer ses filets dans la mer ; sans « je » l'œuvre de Gide sombrerait dans l'abîme de même qu'y sombrerait sans le « Cogito » la philosophie cartésienne. Il ne s'agissait pas, comme le pensait Wilde, d'un éclairage à déplacer : il s'agissait, au contraire, sans déplacer aucun des éclairages, de supprimer l'objet qu'ils éclairaient : il s'agissait d'un

suicide. On n'imagine pas les « Essais » à la troisième personne ; on n'imagine pas plus « Les Faux-Donnaieurs » sans Edouard, ni « Le Retour de l'Enfant Prodigue » sans « le donateur dans le coin du tableau, faisant pendant au fils prodigue, à la fois comme lui souriant et le visage trempé de larmes ».

Il peut sembler paradoxal qu'au bout d'une œuvre qui ne constitue ainsi, finalement, qu'une vaste et pénétrante autobiographie, on ne puisse emporter de l'auteur une image très nette, dessinée, déjà prête pour toutes les simplifications des futurs caricaturistes de la littérature.

Voici un écrivain qui n'a cessé de nous parler de lui-même, qui l'a fait avec toutes les ressources d'un art raffiné et toute la sincérité d'une conscience passionnément exigeante : maintenant, notre tour est venu de parler de lui, et nous nous sentons embarrassés, nous ne

ANDRÉ GIDE et Monsieur Gide

savons par quel bout le prendre, comme si toute sa confession n'avait eu pour but que de brouiller les pistes pour lui permettre de mieux nous échapper !

C'est d'abord, évidemment, le procédé même d'architecture qui nous dérouté (cette perpétuelle pose de « premières pierres » qu'aucun ciment, jamais, ne vient relier entre elles, qu'aucune logique, fût-elle arbitraire, ne permet d'attribuer à une seule et même demeure) ; mais c'est aussi la complexité de l'architecture. De même qu'un monument est mis en valeur par le jeu de l'ombre et de la lumière, de même qu'un



relief n'existe que par les dépressions qui l'entourent, un homme se définit par ses partis-pris, par ses refus, par ce qu'il n'est pas autant que par ce qu'il est, bref, par une certaine proportion, qui lui est personnelle, de défauts (au sens étymologique : ce qui manque), et de qualités. Si tout lui manque, il ne peut exister ; mais si rien ne lui manque, s'il est rond, lisse et parfait et ne donne aucune prise sur lui, comment, aussi, le définirions-nous ? André Gide est cet homme : l'homme qui a voulu dire tout. Aussi son œuvre représente-t-elle un effort incessant pour combler ces vides, dès que son premier livre est paru, c'est tout le reste qu'il fallut dire ; ne jamais laisser une possibilité, une virtualité inexprimées, tel a été, pendant cinquante ans, le souci majeur d'André Gide. Et le septième jour il put se reposer car son monde était achevé : sur l'Arche gidiennne toutes les idées avaient pris place, tous les couples d'idées, puisque chacune promenait avec elle son contraire. (« C'est dans l'abnégation que chaque affirmation s'achève ».) Aussi, chaque fois que quelqu'un a prétendu depuis lors exprimer la pensée de Gide, une ombre a passé devant ses yeux comme un remords : dans un battement d'ailes et un décalinement de cris rauques, toutes ces idées siamoises, qu'au nom de la logique le critique avait jugé bon de mutiler, s'envolaient vers leur créateur...

« Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée » est-il écrit dans « Les Nourritures Terrestres ». Le critique, s'il y avait réfléchi à deux fois, ce n'est pas dans les choses regardées mais dans le regard même d'André Gide qu'il eût cherché le secret de son œuvre.

Ce regard, je n'appris que peu à peu à le discerner. J'avais dix ans lorsque je rencontrai Gide pour la première fois et il m'impressionna seulement par quelques détails vestimentaires : une grande cape marron très longue et des chaussettes écossaises. Je le vis plusieurs fois, ensuite, à la maison. Je me souviens que lorsqu'il s'animait ses mains venaient au secours de sa parole et semblaient offrir l'idée comme un accoucheur l'enfant qui vient de naître ; s'il écoutait, ses yeux se fermaient à demi, son front se plissait, il inspirait profondément. Il écoutait plus souvent qu'il ne parlait ; dans l'un ni l'autre cas il ne cessait de fumer des cigarettes blondes dont l'odeur me grisait un peu.

Ce fut quelques années plus tard que je lus « l'Immoraliste ». J'avais pris goût à la lecture, y trouvais du plaisir et de l'intérêt, m'y passionnais parfois, mais j'ignorais que ce pût être un divertissement dangereux. « l'Immoraliste » me rappela si bien à l'ordre que je faillis tomber malade. Je ne sais comment j'avais compris l'ouvrage puisque je fut tout surpris en le relisant, deux ans plus tard, de n'y rien retrouver de ce que je m'imaginais y avoir découvert à la première lecture. Je crois même que ce fut une fois seulement le livre fermé que je recus le choc ; et que je ne devinais pas à quoi l'attribuer sur le moment. Mais je sais bien aussi que je me précipitai, quelques jours plus tard, sur « Les Nourritures Terrestres », puis sur « La Porte Étroite », « La Symphonie Pastorale », « Si le grain me meurt... », « Le Prométhée mal enchaîné », « Les Caves du Vatican », « Les Faux Monnayeurs », etc...

Tout artiste conscient de son art, tout artiste qui porte en lui-même son propre critique, se méfie de son inspiration. Il connaît à peu près ses qualités et ses défauts ; il n'ignore pas par où il a coutume de pécher ; il sait d'avance de quel ordre sera la correction qu'il faudra faire subir au poème ou au chapitre qui lui seront venus naturellement. On imagine, par exemple, Baudelaire cherchant à améliorer sans cesse la coulée poétique d'un sonnet dont le premier brouillon laissait passer bien des expressions prosaïques. Je m'étais figuré, en lisant les livres

de Gide, que c'était par l'opération inverse qu'il atteignait à l'équilibre : en se méfiant d'une forme trop naturellement séduisante, en s'obligeant à mettre à l'épreuve de sa sensibilité les phrases qui lui avaient échappé, en se forçant à sortir d'un univers un peu étroit et à se créer une curiosité des êtres et des choses qui ne lui était pas naturelle. Je me le représentais en quête de situations imprévues, prenant des notes sur un petit carnet et exerçant vis-à-vis des gens une curiosité purement professionnelle. Bref, il figurait à mes yeux le type même de l'« Homme de lettres » — qui était, en ce temps-là, ce que j'admirais le plus au monde.

J'éprouvai à mieux connaître Gide quelques déceptions salutaires. L'une des plus graves fut de m'apercevoir qu'un beau film le faisait pleurer (je n'avais jamais songé jusque là qu'un film pût être considéré comme une œuvre d'art au même titre qu'un sonnet de Nerval, qu'une sonate de Mozart ou qu'un esclave de Michel-Ange). Je me souviens même d'avoir éprouvé comme de la honte parce qu'au cours d'une visite à l'Exposition il s'arrêtait avec émerveillement devant chaque boutique, chaque attraction nouvelle, questionnant les gens sur leurs occupations, quêmant des prospectus, distribuant des cigarettes ; il me semblait que j'étais l'ainé et que mon petit frère, vraiment, ne savait pas se tenir... Je lui en voulais un peu, aussi, de ne pas vivre sans cesse au rythme des « Nourritures », de ne pas me donner un conseil toutes les cinq minutes, de ne pas m'adresser toutes les heures une objurgation pathétique, de ne pas inventer pour moi de nouvelles « ballades » ; je lui en voulais d'être naturel.

Comment ne le serait-il pas ? Il aime trop passionnément la vie, il l'aime trop pour elle-même, avec humilité, avec reconnaissance, pour ne pas s'émerveiller à chaque seconde devant ses manifestations. Un bel arbre l'arrête. Un animal l'amuse. Un être humain le passionne, l'attendrit ou l'inquiète. Rien de ce qui vit ne le laisse indifférent et, du même mouvement dont son œuvre, peu à peu, comble des vides, lui cherche chaque jour à découvrir quelque chose de nouveau, à connaître une personne, à lire un livre, à éprouver un sentiment et à vérifier avec ravissement l'inépuisable diversité du monde. Cette curiosité fervente, cette disposition perpétuelle des désirs à se renouveler, à ne jamais tendre vers un objet précis mais à se tenir prêts pour n'importe quel à n'importe quel moment, l'incapacité totale de résignation qui en découle faisaient de lui, à soixante-dix ans, le plus réellement jeune de mes amis, le plus « éperdûment penché à l'avant du navire ».

Il est demeuré. Je n'eus pas l'occasion de voir André Gide pendant la guerre mais quelques lettres, quelques nouvelles par les journaux le laissaient deviner exactement semblable, fidèle sans cesse à lui-même ; c'est-à-dire à aucun système mais à la vie seule, au perpétuel jaillissement de la vie. Retiré près de Nice, il eut à propos d'une conférence sur Henri Michaux, quelques démêlés avec la Légion : un esprit libre ne pouvait se manifester sans choquer dans la France asservie. Maurice Martin du Gard, sûr de l'impunité, l'abreuvait d'injures dans *La Dépêche de Toulouse*. Enfin, le 8 mai 1942, Gide s'embarquait pour Tunis.

Il ne devait revenir à Paris que trois ans plus tard. On a dit bien des choses sur sa vie pendant cette période. Précisons en tous cas qu'il ne fut pas emprisonné pendant six mois à Tunis, mais qu'il dut simplement se cacher pendant les quelques semaines qui précédèrent la délivrance de la ville. Précisons également qu'à Alger, où il vint s'installer ensuite, il n'habitait aucun somptueux palais et n'était pas servi par une foule de domestiques. Précisons enfin, face aux journaux, qu'il n'a jamais écrit qu'« un émigré a toujours tort » et que c'est pour avoir affirmé qu'un paysan français sacrifierait volontiers un Watteau pour améliorer sa récolte, que son cas fut débattu à l'Assemblée Consultative. La IV^e République après la Légion : qu'il est difficile de demeurer un homme libre !

Depuis quinze jours à Paris, André Gide s'y réinstalle lentement. Il est allé, cependant, à la Comédie-Française, assister à la représentation d'« Antoine et Cléopâtre » dont la mise en scène l'a ravi. Il songe déjà à cet « Hamlet » qu'il a traduit en Afrique du Nord et qu'il espère voir jouer dans le même théâtre au début de l'année prochaine. Il parle surtout de ses découvertes : des gens, des paysages, des livres — un livre publié il y a plus d'un siècle en Angleterre et que T. S. Eliot lui a révélé ! Mais il n'a pas changé : il écoute toujours plus qu'il ne parle ; c'est l'autre qui l'intéresse et non lui, ce qui diffère de lui et non ce qui lui ressemble. Il questionne avec passion, il pousse à la contradiction, apporte les arguments contre lui-même, avide de connaître tous les aspects du problème, d'aller jusqu'au bout de chacun... quitte à en revenir ensuite. Et c'est toujours l'avenir qui l'attire : lorsque le suis entré chez lui, je l'ai trouvé occupé à débaler un immense paquet de livres ; il mettait soigneusement de côté ceux qui excitaient son intérêt ; quelques classiques et quelques très jeunes débutants...

Etienne LALOU.